



HAL
open science

DES ANIMAUX-OBJETS ? RÉIFICATION, RÉSISTANCE ET (RE)QUALIFICATION DANS LES ZOOS OCCIDENTAUX

Jean Estebanez

► **To cite this version:**

Jean Estebanez. DES ANIMAUX-OBJETS ? RÉIFICATION, RÉSISTANCE ET (RE)QUALIFICATION DANS LES ZOOS OCCIDENTAUX. Géographie et cultures, 2014. hal-01657445

HAL Id: hal-01657445

<https://hal.science/hal-01657445v1>

Submitted on 6 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DES ANIMAUX-OBJETS ?
RÉIFICATION, RÉSISTANCE ET (RE)QUALIFICATION DANS
LES ZOOS OCCIDENTAUX

Animals as things? Commoditization, agency and (re)definition in western zoos

Jean ESTEBANEZ¹

UPEC –Lab'Urba

Résumé : Cet article, fondé sur plusieurs études empiriques, propose d'analyser le zoo comme un dispositif de requalification des animaux qu'il prend en charge. En les recontextualisant, en les transformant en marchandises périssables, en les utilisant comme banques de gènes ou signes d'exotisme et de sauvagerie, le zoo les objectifie. Le vivant est alors réduit à une dimension de fonctionnement technique voire à un résidu gênant : un objet est-il d'abord quelque chose qui n'est pas vivant ? Pour autant, cette objectification n'annihile pas l'agentivité animale. Le zoo apparaît alors comme un lieu où observer, dans la quotidienneté des pratiques, une redistribution de la capacité d'action, qui sans s'arrêter aux frontières de l'humanité, est sensible aux dissymétries de pouvoir et aux hiérarchies. Nous verrons qu'il n'y a pas d'essence de l'animal mais une série de régimes de valeurs et de statuts, traversés de fluctuations, de bifurcations et de mutations.

Mots-clés : zoo, animal, géographie plus qu'humaine, dispositif, objectification, agentivité, régime de valeur

Abstract: *This paper, based on empirical fieldwork, analyses zoos as dispositive of animals' (re)definition. They are commoditized as perishable items, genomic libraries or exotic and wild icons. Life is curtailed to a technical functioning or even an embarrassing residue. Is (mainly) an object something that is not alive? Though, animals' agency may be documented at the zoo in their everyday routine. Focusing on a symmetrical account of human and nonhuman actions that are not blind to political imbalances, we will argue that there is no such a thing as an animal nature but a succession of phases and changes of status.*

Keywords: *zoo, animal, more-than-human geography, dispositive, commodification, agency, status*

¹ Courriel : Jean.Estebanez@u-pec.fr

INTRODUCTION

« Le spectateur ne voit pas un zèbre dans un zoo –un zèbre est quelque chose qui existe dans les plaines africaines, pas dans la collection animale d’une ville d’Amérique du Nord. Les gens ne peuvent pas se rendre compte de ce qu’est un animal quand il est présenté en captivité, avec des centaines d’autres animaux, avec lesquels il ne partage pas naturellement les mêmes espaces [...] »

Randy Malamud, 1998, *Reading zoos*, p. 2.

Selon Randy Malamud (1998), participant en cela d’une critique classique, les animaux de zoos ne sont pas de vrais animaux car ils sont à la mauvaise place (Cresswell, 1996). Fondée sur une lecture déterministe et une assignation à identité (le zèbre est Africain), cette analyse suggère alors que les animaux sont radicalement transformés par le lieu dans lequel ils vivent.

Si la question du vrai, on le verra, n’est sans doute pas une clé de lecture satisfaisante, on acceptera cependant volontiers l’idée que les animaux de zoos sont spécifiques. Comment une institution est-elle alors capable de transformer les caractéristiques, si ce n’est l’identité, d’un être vivant ?

Les zoos peuvent se penser comme des dispositifs spatiaux (Estebanez, 2010), dont le modèle premier est celui du théâtre. Ils s’insèrent dans un système de circulations composé, selon les époques, de chasseurs et de capteurs, de collectionneurs, de directeurs, de marchands, d’entrepreneurs et de gestionnaires d’animaux. Ce processus de collection s’appuie sur l’extraction des êtres et des objets d’un contexte premier pour les recontextualiser dans une situation neuve, qui va leur donner un sens renouvelé. Collectionner, c’est d’abord démanteler ce qu’il y avait avant, pour le recomposer autrement. Ce mouvement de décontextualisation et de recontextualisation (Masson, 1998) est central dans la construction des caractéristiques de l’animal de zoo. La sauvagerie et l’exotisme qui les définissent généralement ne sont effectivement pas une propriété des êtres mais, d’abord, un regard et des pratiques qui les constituent comme tels. Le zoo est ainsi un dispositif de requalification de l’animal.

Cette attribution de sens – dans lequel les animaux sont modelés à des fins spectaculaires – fait disparaître leur dimension individuelle, et même dans certains cas, leur statut d’êtres vivants. Cet article propose alors de penser un premier moment de la construction des animaux de zoo comme un processus d’objectification. En traitant les animaux comme des marchandises périssables, des banques de gènes interchangeableables ou des expressions standardisées de l’exotisme, le dispositif leur nie toute spécificité, toute autonomie, toute capacité de décision et évidemment, toute subjectivité et capacité d’attachement. Le vivant semble alors réduit à une dimension de fonctionnement technique (une machinerie corporelle) et à un résidu parfois

gênant (des dépenses de nourriture, de chauffage, de médicaments...) qu'il faut gérer. En suivant cette analyse on pourrait alors finalement se demander si un objet est d'abord quelque chose qui n'est pas vivant.

Pour autant, le zoo n'est pas uniquement un lieu de représentation. Le public vient aussi y expérimenter la proximité avec des animaux, précisément parce qu'ils sont capables de décision et d'attachement. Il est impossible de les obliger à ne pas être indifférents à notre présence et c'est précisément cette imprévisibilité qui donne de la valeur à une potentielle rencontre, bien différente de celle qu'on pourrait avoir avec un système automatique. Plus que le regard ou l'observation simple des animaux, c'est en effet la possibilité de susciter leur attention, d'échanger un regard ou de faire quelque chose avec eux qui rend le zoo irremplaçable en regard de leurs représentations picturales, cinématographiques ou télévisuelles. Nous verrons alors que la capacité de résistance des animaux à l'objectification vient de leurs facultés à se dérober à nos attentes et à distinguer des individus. La résistance s'avère ainsi centrale dans la fonction du zoo, alors même que le dispositif est fondé sur un rapport de domination des humains sur les animaux.

L'enjeu que propose une analyse de l'objectification des animaux de zoo porte alors sur une redistribution de la capacité d'action, qui sans s'arrêter aux frontières de l'humanité (pour les animaux voir notamment Goodall, 1986 ; Whiten, Goodall, McGrew *et al.*, 1999), soit sensible aux dissymétries de pouvoir et aux hiérarchies (Escobar, 2014).

Un premier temps de l'analyse s'intéressera au tournant animal dans les sciences sociales, plus particulièrement en géographie, autour de la question de leur statut, de leur capacité d'action et de leurs rapports avec les humains. Les deux parties suivantes, fondées sur une analyse empirique² montrera que le dispositif du zoo est structuré autour d'un rapport de domination, dans lequel les animaux sont mis en scène par les humains, à travers un procédé qui les objectifie. Cela n'empêche pourtant pas, dans le même dispositif, mais dans un autre moment, que leur capacité d'action puisse s'exprimer et soit même ce qui est le plus valorisé. Loin d'être figé, le statut des animaux de zoo apparaît alors comme traversé de fluctuations, de bifurcations et de mutations, qui conduisent à s'intéresser à leur vie sociale.

² Pour cet article, sont mobilisés les cas de la Ménagerie du Jardin des Plantes à Paris, où un terrain de trois semaines (entretiens, observations, suivi du travail commun des soigneurs et des animaux, photographies) a été mené en 2007, le zoo de Buenos Aires (deux visites en 2007), le zoo de San Diego (quatre visites entre avril et juillet 2008) et le zoo d'Albuquerque, aux États-Unis d'Amérique (une visite en mars 2008).

UN TOURNANT ANIMAL EN SCIENCES SOCIALES ? LE STATUT DES ANIMAUX

Dans les multiples tournants qui labélisent des approches contemporaines des sciences humaines et sociales – plus que représentationnelles, pratiques, plus qu’humaines..., les animaux tiennent une place croissante tant en géographie (Wolch, Emel & Wilbert, 2002 ; Wolch & Emel, 1998 ; Philo & Wilbert, 2000 ; Buller, 2013 ; 2014), en philosophie (De Fontenay, 1998 ; Cyrulnik, 1998 ; Haraway, 2008 ; Despret, 2002 ; Despret et Larrère, 2014 ; Braidotti, 2013), en sociologie (Callon et Latour, 1986 ; Houdart et Thiéry, 2011 ; Michalon, 2014) qu’en histoire (Rothfels, 2002 ; Baratay, 2012).

Les « tournants » en sciences sociales sont sans doute autant à saisir comme des tentatives de production d’un champ ou d’une niche disciplinaire légitime et autonome, pourvoyant postes, crédits et capital symbolique, que de questionnements totalement inédits.

Le langage du retour, plutôt que celui de la rupture, est ainsi mobilisé par S. Whatmore (2006) dans son analyse des transformations de la géographie culturelle et, au-delà, des sciences sociales contemporaines autour de la question du matériel.

Le retour des animaux – qui n’ont jamais vraiment été absents – s’ancre ainsi à la fois dans un mouvement militant et politique qui se saisit de la question environnementale en gestation et dans une transformation interne des sciences sociales qui replongent dans la matérialité du monde.

La fin des années 1960 et les années 1970 marquent un moment collectif (Quenet, 2014 ; Larrère et Larrère, 1997) dans lequel les enjeux environnementaux, dans leur dimension planétaire, émergent comme un sujet public, portés par des associations (comme Greenpeace), une iconographie (Cosgrove, 1994), des textes bien diffusés (Lovelock, 1993 [1979]) et de grandes conférences internationales (à commencer par celle de Stockholm en 1972). La peur de la fin de la nature, détruite ou dégradée par l’espèce humaine, se décline en une variété de champs de réflexion et d’action, dans lequel (certains) animaux tiennent une place importante. D’un côté émergent des questionnements sur l’effondrement de la biodiversité en lien avec la disparition d’espèces par le biais de polluants et la destruction d’habitat. De l’autre, les conditions de vie et de mort massive dans les productions et les abattoirs industriels sont de plus en plus contestées.

Des centaines d’association de protection se créent autour de la défense des animaux de compagnie, de ferme, de laboratoire. Les plus radicales et sans doute les plus médiatiques d’entre elles, comme PETA (People for the Ethical Treatment of Animals) ou le Front de Libération des Animaux, seront classées par les États-Unis comme organisation terroristes, à la suite d’actions dans des zoos et des laboratoires de recherche. Ces manifestations

spectaculaires viennent s'articuler à des travaux en philosophie, en particulier de Peter Singer (1993 [1975]), qui essaye de penser les rapports de domination au-delà du triptyque de la race, du genre et de la classe. Il propose ainsi d'analyser les rapports entre humains et animaux à l'aune d'une autre matrice de la domination qui serait le spécisme.

Les thèses de Singer font alors d'autant plus grand bruit qu'ils s'articulent à des travaux monographiques qui documentent de nouvelles compétences de certains animaux, de l'usage des outils (Goodall, 1986) à de véritables cultures chimpanzés (Whiten, Goodall, McGrew *et al.*, 1999) déstabilisant le propre de l'humain.

À cette (ré)émergence³ des animaux dans le débat par l'action de la société civile s'ajoute un mouvement interne aux sciences sociales de retour du matériel, qui réévalue la place des non-humains (objets, plantes, animaux en particulier). Après une période définie essentiellement par les théories du discours, le langage et les représentations, ce sont les pratiques, l'incarnation et le corps qui deviennent centraux.

Vers une géographie plus qu'humaine

Dans un travail majeur sur le paysage, qui pose alors les jalons d'une « nouvelle » géographie culturelle, Daniels et Cosgrove (1988), proposent de le penser comme « une image culturelle, une façon picturale de représenter... les environs ». Comme le souligne Sarah Whatmore (2006), dans ce cadre, le paysage est uniquement une production humaine, dans lequel la matière du monde attend d'être mise en forme par nos soins. Les animaux et les non-humains, sont alors exclus par définition même de sa fabrique puisque seul le langage et la pensée ont ce pouvoir de création.

Les animaux ne peuvent alors être que des supports d'une signification que leur attribuent les humains, à la manière des travaux historiques, de M. Pastoureau (2007), qui ne parlent jamais de d'ours ou de lions en tant que tels mais de leur rôle dans un système de valeur politique et symbolique humain.

Cette géographie des représentations – et plus largement cette manière de faire des sciences sociales – a été critiquée (Thrift, Dewsbury, 2000) comme une façon de produire une science morte, qui faisait disparaître ce qui devait être son objet même : le vivant. Retrouvant, sans nécessairement les citer, voire les connaître, les textes de Reclus (1897), de Dardel (1990 [1952]) ou d'A. Berque (2000) qui pensent le lien ontologique et charnel que nous

³ La question du mauvais traitement des animaux domestiques en public et la façon dont cette violence se retrouve dans la société est, par exemple, largement débattue en France au milieu du XIX^e siècle (Agulhon, 1981 ; Pelosse, 1981 ; 1982).

avons à la terre, N. Thrift et J.-D. Dewsbury proposent alors les fondements d'une théorie plus-que-représentationnelle. En s'appuyant sur l'idée que la vie se fait dans le mouvement et non d'abord par la pensée discursive, ils mettent en avant les théories développées par J. Butler (2005 [1990]) sur la performance, soulignant qu'on devient ce qu'on est par la pratique constamment renouvelée et non par l'adéquation à un modèle qui existerait de manière immanente.

Il s'agit tout d'abord de réanimer le monde en étant attentif aux corps humains, comme non-humains, qui coproduisent la société (Hinchliffe, 2002). Dans ce cadre, la société ne relève pas seulement du domaine de l'humain, ni ne se définit uniquement comme une collection de disciplines mais bien d'abord comme un type de relations. Les animaux comme les objets participent alors à une redéfinition et à un élargissement de la société dans laquelle ce ne sont plus tant les dichotomies classiques (nature/culture ; humain/animal) qui sont mobilisées mais plutôt des interrogations sur des formes de continuité entre les êtres et la pensée de la vie en commun (Haraway, 2008 ; Despret, 2002 ; Lestel, 2009). En ce sens, la biogéographie, classiquement prise en charge par la géographie physique, n'est plus séparée de l'analyse des rapports de domination, dans une perspective critique.

Un second axe de réflexion que suscite cette redéfinition de la société est de penser l'humain, non plus comme un être aux propriétés extraordinaires, suffisant à le distinguer du reste du monde, mais comme un assemblage socio-matériel produit d'une co-fabrication par une multitude d'agents ayant une influence sur lui (Anderson, 2003). Le post-humanisme (Braidotti, 2013 ; Barad, 2003) s'affirme alors comme une tentative de décentrement de l'humain, en ne le prenant plus comme mesure de toute choses et en ne lui attribuant pas *a priori* de propriétés qu'il serait le seul à posséder.

Enfin, dans les réagencements qui redistribuent les propriétés entre humain et non-humains, pensés comme des collectifs ou des réseaux plus ou moins durables (Latour, 1984, 1991 ; Law, 1992), la capacité d'action (agentivité) n'est plus uniquement réservée aux humains. Pour J. Law, les humains sont ce qu'ils sont parce qu'ils sont inclus dans un réseau d'objets et d'êtres très différents : « Si vous enleviez mon ordinateur, mes collègues, mes livres, mon bureau et mon téléphone, je ne serai pas un sociologue en train d'écrire des articles, faire des cours et produire du "savoir" (Law, 1992). Le pouvoir circule donc entre des acteurs hétérogènes et peut s'observer en suivant le fil de l'action plutôt qu'en interrogeant des caractéristiques a priori de ces acteurs. Les questionnements sont ainsi moins ontologiques (qui est l'homme et qui est l'animal et quelles sont donc leurs capacités d'action respectives ?) que pratiques (qu'est-ce que cet humain (ne) peut (pas) faire sur et sans cet animal/cet objet ?).

Cette reconfiguration de l'action et du pouvoir comme un processus collectif, dans lequel les non-humains peuvent avoir un effet social bien réel, est à la fois une clé d'explicitation de leur retour en sciences sociales et un problème posé à leur définition même.

À force d'être distribués, pouvoir et action sont en effet dilués dans une forme réticulaire et totalisante, qui les redéfinit au point de les occulter alors même que les non-humains, comme les humains, sont engagés dans des rapports de force qui suivent des logiques capitalistes et biopolitiques (Kirsh & Michel, 2004), comme nous le verrons plus loin.

On le voit, l'enjeu porte alors sur la question de la redistribution de la capacité d'action qui, sans s'arrêter aux frontières de l'humanité, serait sensible aux hiérarchies et aux rapports de domination.

Dans les deux parties suivantes, fondées sur une analyse empirique de la Ménagerie du Jardin des Plantes, des zoos de San Diego, d'Albuquerque et de Buenos Aires, nous verrons que ce dispositif est structuré autour d'un rapport de domination, dans lequel les animaux sont mis en scène à travers un procédé qui les objectifie. Le pouvoir passe donc ici d'abord par une requalification des animaux, leur attribuant des caractéristiques qui les assimilent aux objets. Leur appartenance au vivant et leur agentivité est alors, d'un certain point de vue, négligeable⁴. Cela n'empêche pourtant pas, dans le même dispositif, mais dans un autre moment, que leur capacité d'action puisse s'exprimer et soit même ce qui est le plus valorisé. En fonction des contextes, les animaux apparaissent ainsi à la fois comme des objets standardisés et des vivants surprenants.

DES ANIMAUX RÉIFIÉS PAR LE DISPOSITIF DU ZOO

La marchandisation de biens périssables

Les archives mentionnent l'existence de zoos depuis l'Antiquité sumérienne, l'Égypte ptolémaïque ou la Chine de la dynastie Zhou (vers 1000 av. J-C.), indiquant notamment les pratiques de captures mises en œuvre et l'existence d'échanges d'animaux comme cadeaux diplomatiques (Baratay, Hardouin-Fugier, 1998). Le système des jeux d'arènes construit par les Romains et consommant de grandes quantités d'animaux s'appuie quant à lui sur un vaste réseau de capture qui fait converger vers Rome et les grandes villes de

⁴ On peut, de ce point de vue, également suivre l'analyse de C. Remy (2003), qui parle de *régime d'objectivation* à propos des animaux dans le contexte de l'abattoir. Les animaux n'y sont pas perçus comme sentant et doués d'intelligence mais comme des êtres insensibles et largement passifs. La construction d'une distance et d'un détachement est centrale pour transformer un corps en un objet.

l'Empire des animaux par centaines, provenant essentiellement du sud du bassin Méditerranéen (Whatmore & Thorne, 1998).

Les animaux, comme les plantes, dans le cadre de la mise en place des jardins botaniques et d'acclimatation de l'Empire britannique (Drayton, 2000), sont donc alors des objets statutaires et des marchandises de haute valeur qui circulent pour attester de la richesse du souverain, de l'étendue de son pouvoir et de son goût pour la connaissance.

C'est à partir du XIX^e siècle, avec un changement d'échelle de la demande, que les animaux exotiques deviennent une marchandise coloniale à part entière, suivant en cela les modalités de production d'autres biens à la même époque (le tabac, le café, le salpêtre, l'huile de palme...). N. Rothfels (2002) montre ainsi comment le commerce d'animaux débute dans la première moitié du XIX^e siècle par les achats de marchands européens qui dépendent totalement de chasseurs et d'intermédiaires indigènes. Seuls les animaux qui atteignent les côtes, essentiellement en Afrique, et quelques points de vente à l'intérieur des terres sont ainsi insérés dans les circuits de distribution qui commencent à se développer.

À compter des années 1850, la multiplication des jardins zoologiques en Europe et aux États-Unis transforme cette industrie naissante en une activité intégrée et relativement lucrative. Des intermédiaires européens contournent alors leurs contreparties locales et vont rapidement prendre en charge la conduite des opérations de captures en s'appuyant sur une substantielle main-d'œuvre locale, afin d'augmenter leur profit.

Carl Hagenbeck (1844-1913) est la figure centrale de l'évolution de ce commerce et de la conception des zoos. Le parc qu'il ouvre à Stellingen (à proximité de Hambourg) en 1907, avec des cages sans barreaux, transforme radicalement la mise en scène des animaux, qui ne sont désormais plus présentés derrière les barreaux de larges cages, mais dans des paysages composés par le jeu de fossés, qui séparent les humains des non-humains et les carnivores des herbivores. Son installation est véritablement révolutionnaire et continue toujours, d'un certain point de vue, à faire référence aujourd'hui. Pour autant, le zoo n'est au fond qu'une conséquence de l'intégration croissante d'une filière que souhaite maîtriser Hagenbeck de bout en bout. Marchand d'animaux en première instance, il invente ici un nouveau type de spectacle zoologique, qui doit lui assurer un débouché pour sa marchandise dans un contexte de concurrence croissante (Rothfels, 2002).

Après un premier voyage à Londres en 1864 pour y acheter des animaux, Hagenbeck noue des contacts avec des intermédiaires comme Casanova et Menges qui achètent des spécimens directement en Afrique de l'est. Il va cependant rapidement engager des chasseurs et des capteurs au sein de sa compagnie afin d'avoir la mainmise sur tout le processus. En moins de 40

ans, Hagenbeck met en place un commerce d'extension mondiale, avec un réseau de capture, de transport et de livraison qui se déploie des capitales occidentales à l'Afrique, l'Australie, les Philippines ou l'Amérique du Sud. Il fournit alors à peu près tous les zoos et les cirques en Europe avec des volumes qui atteignent près de 15 000 animaux par an, à la fin du XIX^e siècle.

Si tant d'animaux circulent alors c'est certes parce que la demande est particulièrement forte, mais aussi parce que la mortalité des animaux est extrêmement élevée, ce qui explique également leur coût important. N. Rothfels (*ibid.*, p. 57) signale ainsi qu'un éléphant acheté à Kassala (actuel Soudan) entre 80 et 400 marks pouvait se vendre en Europe entre 2000 et 3000 marks. Un rhinocéros acheté entre 160 et 400 marks pouvait même se revendre jusqu'à 12 000 marks, soit un profit de 7500 % ! Cette plus-value est à mettre en regard avec les frais de transport, de nourriture et la mort de la moitié aux deux tiers des animaux avant leur arrivée, aux dires de Menges.

La capture des animaux passe le plus souvent, tout particulièrement au début du XIX^e siècle, par l'abattage systématique des adultes pour pouvoir capturer les jeunes, qui seront beaucoup plus transportables. Avec les gorilles de l'est⁵, pour chaque animal capturé, on compte trois décès. Environ deux gorilles survivants sur trois décèdent ensuite pendant le transport jusqu'au zoo et près de la moitié de ceux qui intègrent une cage disparaissent en moins de deux ans.

À de rares exceptions près, le public n'a guère le temps de (re)connaître un animal singulier, qui sera mort avant le premier hivernage. On comprend bien alors que les animaux sont d'abord, pour la majorité d'entre eux des biens périssables pour lesquels la vie est un état très éphémère.

Dans un livre de mémoires destiné au grand public⁶, Hans Schomburk, un des capteurs d'Hagenbeck, n'hésite d'ailleurs pas à se mettre en scène sur un vélo, roulant sur un des éléphants qu'il a tué (figure 1). Il est ainsi possible de jouer sur et avec un corps mort et même de le ridiculiser. L'animal est ici bien plutôt un objet remplaçable qu'un individu.

Au début du XX^e siècle, Charbonnier, un des marchands qui approvisionne le zoo d'Anvers parle des animaux dans ses comptes comme des « pièces ». Blessés, ils deviennent « défectueux » et mort, ce sont des « déchets ». Le

⁵ Ces données proviennent du travail de thèse de V. Pouillard, (soutenance en mars 2015), *En captivité. Vies animales et politiques humaines dans les jardins zoologiques du XIX^e siècle à nos jours : Ménagerie du Jardin des Plantes, zoos de Londres et Anvers*, Lyon III/Université Libre de Bruxelles.

⁶ *Wild und Wilde im Herzen Afrikas*, [Faune et population sauvage au cœur de l'Afrique], 1910, Berlin, Egon Fleischel & Co.

langage même des marchands signale ainsi l'objectification des animaux, nonobstant leur appartenance au vivant.

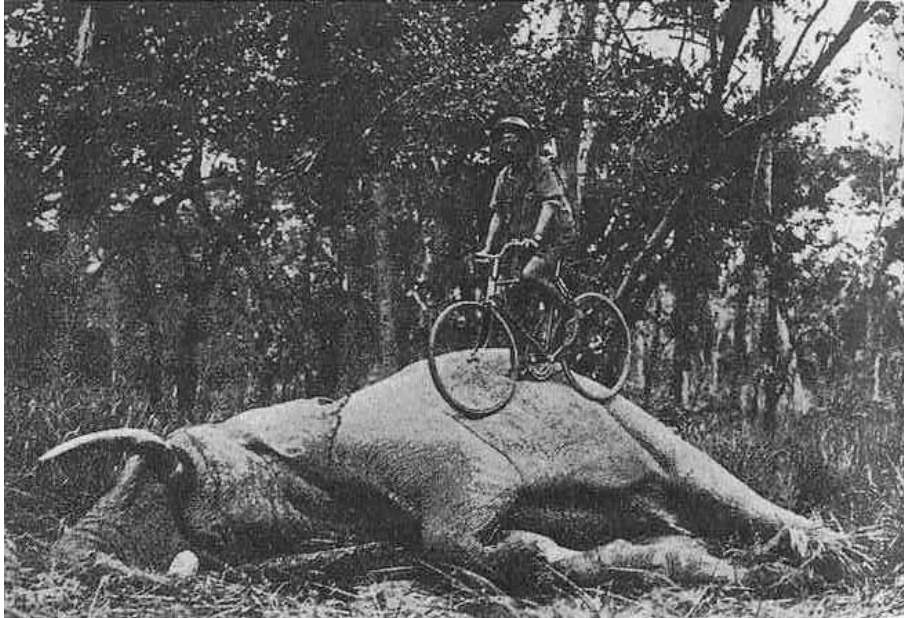


Figure 1 – **Capturer des animaux pour Hagenbeck : Hans Schomburk vers 1910**
Source : Rothfels, 2002, p. 66

Dans ces négociations avec Carl Hagenbeck pour obtenir un jeune rhinocéros, en 1903, William Hornaday, le directeur du zoo du Bronx – alors un des plus importants du monde – écrit : « Nous devons rester absolument silencieux à propos des quarante grands éléphants d'Asie dont la mort a été nécessaire à la capture des quatre jeunes. Si la nouvelle arrivait aux journaux, soit ici, soit à Londres, il y aurait des articles pour condamner tout le commerce d'animaux exotiques à des fins d'exposition [...]. Pour ma part, les trois jeunes qui ont survécu seront d'une bien plus grande utilité pour le monde que ne l'auraient eu les quarante autres, sauvages, courant dans les jungles du Népal, et aperçus à de rares occasions par quelques natifs ignorants » (Rothfels, 2002, p. 67).

Si l'on observe dans les propos d'Hornaday l'observation d'une sensibilité nouvelle du public face au massacre de l'essentiel des animaux poursuivis, il insiste également sur la valeur des animaux. Inutiles et sans usage, là où ils sont capturés, ils n'acquièrent un sens que dans le regard informé que le public occidental peut leur porter. Ce qui compte n'est donc pas leur statut de vivants mais leur capacité à être transférés et à acquérir une valeur neuve

– de divertissement et de connaissance – à travers leur recontextualisation dans le cadre du zoo.



Figure 2 – **Le musée des trophées, zoo du Bronx, 1922**
Source : Bridges, 1974, p. 308

Dans l'esprit d'Hornaday, le vivant n'est ainsi qu'une caractéristique parmi d'autres des animaux qu'il présente. Il fait ouvrir en 1922, au cœur du zoo du Bronx, une série de salles où sont exposés des trophées de chasse que lui-même ou d'autres riches chasseurs ont pu accumuler, mais aussi un certains nombres d'animaux du zoo naturalisés, qui poursuivent sous une autre forme leur fonction spectaculaire (figure 2). Le peu d'intérêt que porte le public à cette partie du zoo – au point qu'elle finit par fermer – signale que la vie est à leurs yeux centrale à l'expérience qu'on espère y faire. Elle souligne aussi la complexité de la carrière de certains animaux-objets, qui sont plusieurs fois transfigurés en changeant de contexte.

L'évolution des sensibilités du grand public et l'émergence d'un débat public autour de la question animale dans les années 1970, transforme de ce point de vue la valeur de la vie de certains non-humains.

Dans les grands zoos contemporains, généralement accrédités par la WAZA (*World Association of Zoos and Aquariums*) et leurs contreparties régionales

et nationales, les animaux présentés ne sont plus issus du commerce mais de la reproduction et d'échanges entre parcs. Protégés par la convention de Washington (CITES) à des degrés divers depuis 1975, les animaux sauvages menacés d'extinction n'auraient ainsi plus de valeur marchande, au moins dans le cadre légal du fonctionnement des institutions principales. L'Association Française des Parcs Zoologiques déclare ainsi : « Par souci déontologique, les parcs zoologiques ont supprimé la notion d'argent lors de leurs échanges d'animaux. Il n'y a donc pas de coût d'une panthère des neiges. Nous procédons par prêt, échanges, ou don⁷ ».

Interrogé à ce propos⁸, Michel Saint-Jalme, alors directeur adjoint de la Ménagerie du Jardin des Plantes et responsable de la conservation des collections, déclare :

« MSJ : [Dans les zoos, il y a] un équilibre entre compétition et coopération. Et c'est un petit peu une compétition pour les ressources, pour les animaux [...]. Il y a sur le marché un certain nombre d'animaux qui sont, on pourrait dire, une ressource limitée. Aujourd'hui, tous les parcs voudraient avoir des gorilles, mais si vous voulez avoir des gorilles, il faut faire une demande, il faut 10 ans d'attente et il faut damer le pion aux concurrents... »

Si dans le cadre des zoos accrédités par les grandes associations internationales, il y a effectivement une interdiction de principe de donner une valeur monétaire aux animaux, cela ne les empêche pas de conserver une valeur marchande. Pensés comme une ressource limitée, les animaux sont bien insérés dans un marché dont le fonctionnement dépend d'une valeur d'exposition (Courchamp *et al.*, 2006 ; Lorimer, 2007 ; Hediger, 1970 [1965]). Les gorilles attirant très largement le public, ils sont convoités par la plupart des zoos, car ils leur donneront une légitimité supplémentaire et gonfleront leurs recettes. Un gorille ne sera donc échangé que contre un autre gorille ou contre d'autres animaux désirables, dans un système de négociation informel entre coordinateurs d'espèces⁹ et direction des zoos.

⁷ Site de l'AFDPZ, www.afdpz.org, rubrique « questions fréquentes », consulté le 31 octobre 2014.

⁸ Entretien le 29 juin 2007.

⁹ Les coordinateurs d'espèces, qui gèrent les populations en zoos d'une espèce, organisent la circulation des spécimens entre institutions, principalement sur des critères de conservation de la variabilité génétique mais aussi, selon M. Saint-Jalme par des arrangements : « C'est plus facile d'avoir un animal quand vous êtes pote avec le coordinateur d'espèce que si vous ne l'êtes pas... ».

« JE : Comment se passent les échanges ? Il y a une sorte de bourse ?

MSJ : Il y a une bourse aux animaux pour toutes les espèces qui ne sont pas dans des programmes d'élevages européens (environ 150 espèces) [...]. Normalement, selon la philosophie des programmes d'élevage, l'animal n'a plus de valeur... Alors là, c'est complètement en théorie, parce que pour beaucoup de parcs privés, les animaux ont de la valeur... donc nous, on ne réalise que des échanges, on ne réalise aucun achat mais, entre eux, dans les parcs privés, ils se vendent des animaux [...]. Toute espèce à sa cote, mais logiquement, ils se les échangent sur des critères qu'ils appellent des frais d'élevage. »¹⁰

Pour la majorité des animaux de zoos, qui ne participent pas aux programmes d'élevage, la monétisation de leur valeur est toujours bien réelle, même si elle ne peut plus s'afficher comme le prix d'un animal mais comme un simple dédommagement des frais avancés pour l'élevage. De manière frappante le prêt de pandas par la Chine est assorti de frais annuels pour l'institution qui les accueille d'environ un million de dollars, versés « à des fins de recherche et de protection ». Connus pour être des cadeaux diplomatiques prestigieux, offerts par exemple lors de la visite de Nixon en Chine en 1972, ils sont devenus une icône luxueuse que seuls quelques zoos dans le monde ont les moyens de se payer.

Ainsi, la valeur d'exposition, combinée à sa rareté, attribuent aux animaux une valeur marchande, qui fluctue en fonction de l'offre et produit son lot de contrefaçons, qui permettent aux marchands de maximiser leur profit.

« MSJ : Le concept de la rareté est hyper important [...] Quand j'ai commencé à travailler à Clères¹¹, je m'occupais notamment du tragopan de Cabot [une sorte de faisan]. Je m'occupais d'insémination artificielle et j'ai commencé, en parallèle à mes études sur la sélection sexuelle, à en produire énormément, alors qu'ils étaient très rares. Quand j'ai commencé, un couple coûtait 10 000 francs, le prix a chuté de moitié en un an à cause de ma production expérimentale... [...] Il y a énormément d'éleveurs aujourd'hui qui en vivent, même si c'est de moins en moins accepté en France. La Belgique est la plaque-tournante du trafic d'animaux. Il y a des

¹⁰ Entretien du 29 juin 2007 avec M. Saint-Jalme.

¹¹ Clères est un des zoos du Muséum d'Histoire Naturelle, avec la Ménagerie du Jardin des Plantes et le zoo de Vincennes

éleveurs privés qui cherchent à produire de quelque manière que ce soit des oiseaux, qui hésitent pas à produire des hybrides, des hybrides de sous-espèces, et qui ensuite balancent ça sur le marché comme la bonne espèce. »

On le voit, dans ce processus de marchandisation, les animaux sont largement objectifiés, leur appartenance au vivant étant ici accessoire, si ce n'est dans sa dimension de contrainte et de coût qu'il faut supporter. Ce n'est ni leur individualité, ni leurs caractéristiques intrinsèques qui font leur valeur mais leur fonction de support d'un sens qu'on leur attribue. Ils sont les gardiens d'un patrimoine génétique qu'il faut préserver, dans le cadre des programmes d'élevage, ou encore les représentants d'une certaine vision de l'ailleurs, qui leur attribue une valeur d'exposition.

Standardisation et recontextualisation : produire des animaux exotiques

On vient voir au zoo des animaux sauvages et exotiques, par opposition à ceux du quotidien, familiers, domestiques et autochtones.

Cet exotisme et cette sauvagerie ne sont bien sûr pas des caractéristiques intrinsèques des animaux en question mais le résultat d'un processus d'exotisation et d'ensauvagement, dans lequel un sens nouveau est attribué aux individus présentés. Le zoo fonctionne en effet comme un dispositif de recontextualisation des animaux, en fonction de logiques qu'on retrouve dans l'ensemble des institutions étudiées. De cette transversalité des effets attendus découle une standardisation des collections, des mises en scènes et des animaux eux-mêmes, dont le public espère retrouver le même type de comportements d'un zoo à l'autre.

L'exotisation repose sur un paradoxe apparent, désormais bien analysé (Staszak, 2008 ; Todorov, 1989, Masson, 1998) dans lequel l'attractivité des objets et les êtres exotiques vient de leur étrangeté. Cette étrangeté est cependant profondément retravaillée pour ne plus être menaçante. Au-delà des nécessaires questions de sécurité, jusqu'aux années 1970, une grande part des cages mettent en scène, avant même les caractéristiques des animaux présentés, leur domination. Les grilles sont redoublées, les barreaux d'une épaisseur disproportionnée et d'un maillage particulièrement serré. Dans la version contemporaine des enclos, si les contentions sont moins visibles, elles sont néanmoins toujours bien présentes pour le public, qui sait bien qu'il est protégé des animaux. Les visiteurs sont libres de leurs mouvements comme de quitter le zoo, les animaux, non.

L'exotisation s'inscrit dans une distance matérielle et symbolique à leur observateur. Ce ne sont pas les qualités intrinsèques de certains animaux qui les rendraient exotiques mais le regard qui les considère comme tels. Définir

qui est l'autre et le même, puis leur attribuer une localisation (l'Afrique, l'Europe), n'est bien sûr pas un absolu, mais dépend d'abord des acteurs et des sociétés qui disposent des moyens de construire et de diffuser une telle lecture du monde.



Figure 3 – La carte retravaillée du zoo d'Albuquerque : découper le vivant, 2008

Les zoos contemporains – dont Albuquerque est un exemple ordinaire – sont certainement des institutions qui relèvent de pratiques et d'imaginaires

(post)coloniaux. Ce plan retravaillé du zoo d'Albuquerque illustre combien les classifications et les animaux mis en valeurs sont situés. Le point de vue sous-jacent à cette organisation est que si le zoo est bien le lieu de présentation d'animaux exotiques, alors celui-ci s'inscrit dans l'ailleurs de l'Afrique de l'Amérique tropicale et de l'Asie en construction. L'Europe et l'Amérique du Nord – c'est-à-dire les lieux à partir desquels ce découpage du monde se construit – sont tout simplement absents de l'institution, les canards installés sur le lac central ne faisant pas partie des collections régulières.

Le zoo, quel que soit l'endroit où il est implanté (Dakar ou New-York) peut ainsi souvent se résumer à l'Afrique, tant les animaux qui contribuent à le définir – lions, éléphants, girafes, grands singes – semblent en être issus. Le bizarre n'est pas un écart au quotidien des lieux où est implanté le zoo mais à une norme implicite définie par l'Occident. Si le zoo, c'est l'Afrique, c'est d'abord parce qu'elle représente l'espace du sauvage et de l'exotique par excellence.

Si le simple fait de présenter des animaux d'ailleurs suscite l'intérêt des visiteurs jusqu'aux années 1870, l'attention tend alors à retomber avec leur banalisation, qui remet en cause leur exotisme. Le commerce de Hagenbeck subit par exemple un net ralentissement à compter de 1875. Diverses tactiques sont alors développées pour réexotiser les animaux du zoo.

On peut comparer le dispositif du zoo à un théâtre, disposant d'une scène, d'un public et d'acteurs, du fait de sa fonction spectaculaire. Celui-ci se complexifie avec la nécessité de redonner un attrait à la présentation des animaux. À la fin du XIX^e siècle, les zoos des villes les plus riches se dotent de complexes architecturaux qui reproduisent les monuments des pays d'où ils sont censés provenir.

L'enclos des éléphants du zoo de Buenos Aires, construit à la fin du XIX^e siècle, présente une reproduction du temple de Nimashi, construit par le Rajah de Tirumal, à Bombay. Sans préjuger des éléphants présentés lors de l'inauguration de l'enclos, le dispositif contemporain juxtapose à cette architecture *Loxodonta Africana*, l'éléphant africain, reconnaissable à ses grandes oreilles. Dans ce cadre, on observe comment l'éléphant est recontextualisé par le dispositif. L'enjeu n'est clairement pas dans la diffusion d'une connaissance sur une espèce ou de la découverte des comportements de l'individu présenté mais dans la constitution d'un cadre dans lequel la bizarrerie de l'éléphant et de la construction se rejoignent et se renforcent mutuellement.

L'étrangeté animale est ainsi domestiquée et mise en scène dans un processus qui la standardise, tant il produit avant tout des signes

reconnaissables de l'exotisme, bien plus qu'un intérêt ou une attention pour des êtres individuels.



Figure 4 – **Un éléphant au zoo de Buenos Aires**
Cliché de l'auteur, mars 2007

En somme, le dispositif du zoo, en surexposant les animaux, les ferait disparaître en tant que substance matérielle vivante pour les transformer en représentations génériques. Seule subsisterait une essence animale empêchant toute réelle relation avec l'animal singulier nous faisant face. R. Acampora (2005 ; 1998) souligne que le comportement des animaux sauvages qui ne sont pas captifs n'inclut généralement pas de relation de proximité avec eux, leurs activités n'étant pas organisées en fonctions d'intérêts humains. Le zoo, en construisant et mettant en scène cette proximité, tout en suggérant que le spectateur y rencontre les animaux tels qu'ils seraient, si eux-mêmes n'étaient pas présents, détruirait ainsi l'animal que nous espérons – mais ne pouvons – voir. John Berger (1980) formule ce paradoxe en indiquant que « nul étranger au zoo ne peut espérer croiser le regard d'un animal. [...] le zoo, où les gens vont à la rencontre des animaux, les observer, les voir, est en fait un monument érigé à l'impossibilité d'une telle rencontre » (p. 26). En forçant ces animaux, devenus objets de spectacle, à une constante exhibition, le zoo prendrait part, selon Acampora (1998), à une forme de pornographie construite comme une violence

visuelle. Celle-ci serait définie, non pas dans son rapport au sexe, mais en suivant les analyses féministes, comme un désir destructeur de l'objet inspecté lui-même.

Du contrôle de leur positionnement dans les enclos à la gestion de la nourriture, le dispositif produit de la docilité. Parce qu'ils ne peuvent éluder le regard des autres, ne peuvent décider de s'associer ou de refuser de s'associer avec les humains et les autres non-humains, les animaux du zoo seraient ainsi empêchés de vivre leur vie. Ils deviendraient alors des choses réactives : des objets, coupés de tout lien d'attachement et d'affection intersubjectif.

RÉSISTER À L'OBJECTIFICATION : LE POUVOIR DES ANIMAUX

Animé/Inanimé : le maintien d'une capacité d'action

« Aussi nombreux que les appels des animaux au zoo, sont les cris des enfants demandant : Où est-il ? Pourquoi ne bouge-t-il pas ? Est-il mort ? Il est possible de résumer cette question pressante pour la plupart des visiteurs, même si elle n'est pas nécessairement exprimée, ainsi : pourquoi ces animaux sont-ils tellement moins que ce que je croyais ? » (Berger, 1980, p. 21)

Nous l'avons vu, dans son essai John Berger souligne que le dispositif du zoo empêche toute réelle rencontre entre le public et les animaux, se révélant ainsi immuablement décevant. Pour autant, il est possible d'analyser ces comportements non uniquement comme le signe d'une dénaturation des animaux, transformés en choses inertes, mais comme l'expression du maintien d'une capacité d'action, par l'inaction.

Bien sûr, les animaux sont exhibés. Ils ont cependant, comme le veut la législation des zoos contemporains, la possibilité de se soustraire au regard du public, dans une partie des enclos qui lui est invisible. Les décors de ces installations, chargés de plantes et d'éléments visant à reproduire le milieu naturel, offrent également une modulation très sensible de leur exposition en fonction des positions. Sans être valable pour tous les animaux, ni pour tous les types d'enclos, on peut alors cependant proposer l'hypothèse que lorsqu'ils ne se cachent pas, c'est qu'ils se montrent.

Lors d'une de mes visites au zoo de San Diego¹², le 2 juillet 2008, je prends une séquence de photographies autour de l'enclos des ours polaires, dans

¹² Par l'ampleur de ses collections animales, sa fréquentation dépassant les trois millions de visiteurs annuels et son budget, le zoo de San Diego, fondé en 1919, est aujourd'hui l'un des plus importants au monde, développant notamment des enclos sophistiqués, imitant avec luxe de détails les milieux d'où sont censés venir les animaux.

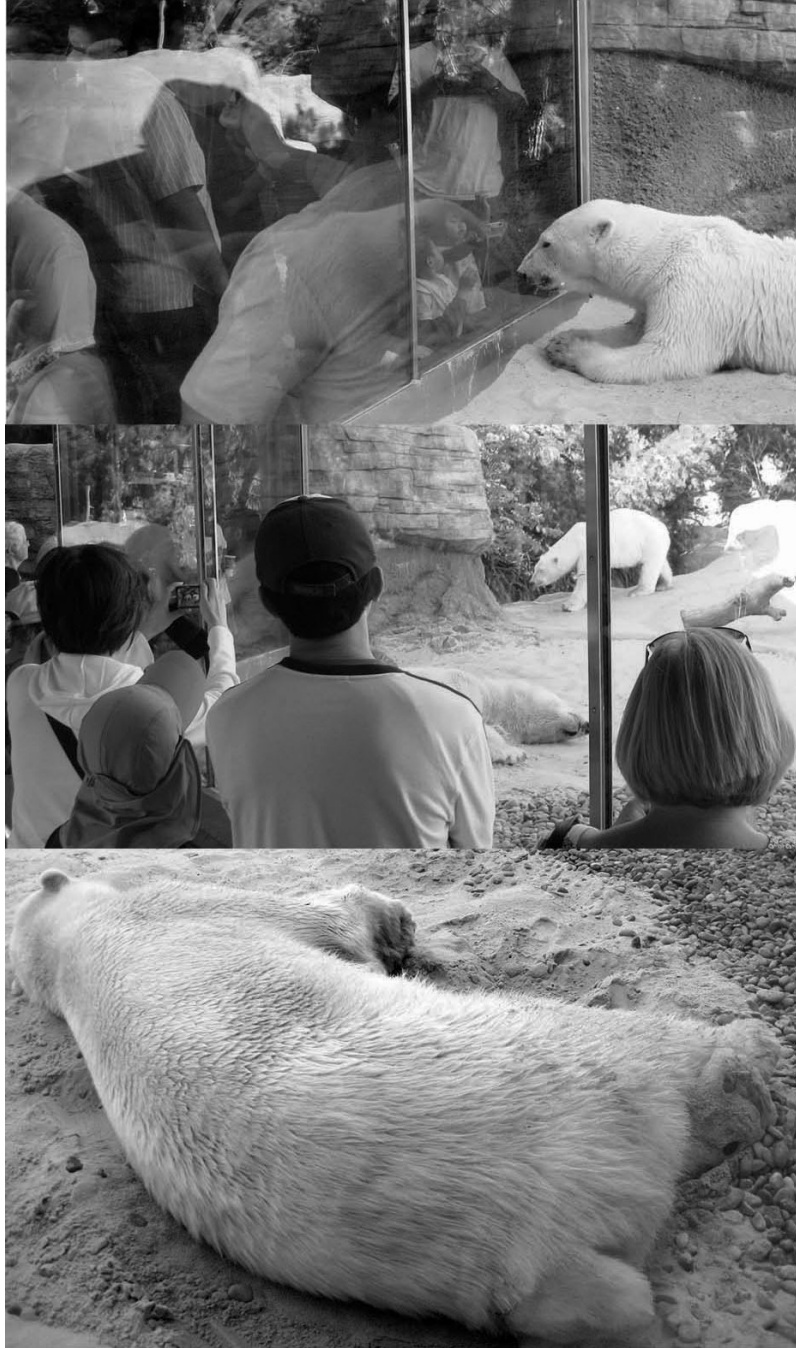
laquelle apparaît le rôle de l'un d'entre eux dans le fonctionnement du dispositif spectaculaire du zoo (figures 5a, b et c). Arrivant devant l'enclos, j'observe qu'il y a vraiment beaucoup de monde. Le public est regroupé à gauche, contre une partie de la grande baie vitrée. L'ambiance est très animée : on crie, on se pousse, on lève les bras pour prendre des photographies. Il y a un premier ours, couché sur le sable blanc, qu'au fond personne ne regarde, car tout le monde s'intéresse à celui qui s'approche de la baie vitrée. Venant du fond de son enclos, où on ne le voyait pas, celui-ci s'installe délibérément à quelques centimètre de la vitre et commence à regarder ce qu'il se passe de l'autre côté et, en particulier, une petite fille qui tape contre la vitre. Après quelques minutes au cours desquelles on se presse dans cette partie de l'enclos, au point où je ne peux m'approcher, l'ours se couche et se retourne, tout en restant à proximité immédiate. Malgré les innombrables sollicitations de la foule, l'ours ne bouge plus, conduisant rapidement à une perte d'intérêt du public, qui s'éloigne.

Si on est souvent déçu au zoo, c'est peut être précisément parce que l'objectification des animaux n'est jamais totale et qu'ils conservent la possibilité de se dérober au regard ou de s'installer au contraire dans l'angle vitré de la cage, à quelques centimètres des visiteurs et de fixer quelqu'un en particulier. Les animaux ne sont pas des choses réactives, auxquelles on pourrait demander sur commande un regard individualisé, un signe de reconnaissance ou au moins une activité. Comme en atteste le temps passé par les visiteurs devant les cages, en fonction de ce que font les animaux, il apparaît que ne venons pas simplement voir des animaux, mais voir des animaux faire quelque chose et, si possible, faire quelque chose avec nous, ce que nous ne pouvons les forcer à faire.

Standardisé/unique : des relations avec des individus ?

L'essentiel du dispositif du zoo produit une standardisation, dans laquelle un spécimen interchangeable à souhait, vaut pour toute une espèce ou représente un milieu (Anderson, 1995).

Pour autant des exceptions, sous la forme de célébrités animales, existent à toutes les époques. Jumbo est ainsi un éléphant d'une taille rare qui est présenté au zoo de Londres de 1865 à 1882. L'attention de la reine Victoria et son rôle dans le cirque Barnum, où il finit sa vie en circulant à travers les États-Unis, en font une véritable icône, reconnue par un large public. La plupart des zoos contemporains possèdent quelques animaux nommés et reconnus dans leur spécificité, si ce n'est par le grand public, au moins par les habitués. Knut, un ourson du zoo de Berlin, né en 2006, devient une célébrité internationale, quand Wattana, une orang-outang de la Ménagerie du Jardin des Plantes a une renommée plus limitée.



Figures 5 a, b et c : **Trois photographies d'un ours polaire, zoo de San Diego**
Clichés de l'auteur, 2 juillet 2008

De manière plus large encore, c'est la présentation de certaines espèces – en particulier les grands singes – qui évolue, avec la mise en avant de caractéristiques individuelles.

Le panneau des orangs outangs du zoo de San Diego est structuré autour d'un portrait, d'un nom propre, d'une date de naissance et d'un texte qui revient sur les liens familiaux d'Azizi mais aussi sur son caractère propre (elle est « joyeuse et joueuse [...] et aime interagir ») (figure 6).

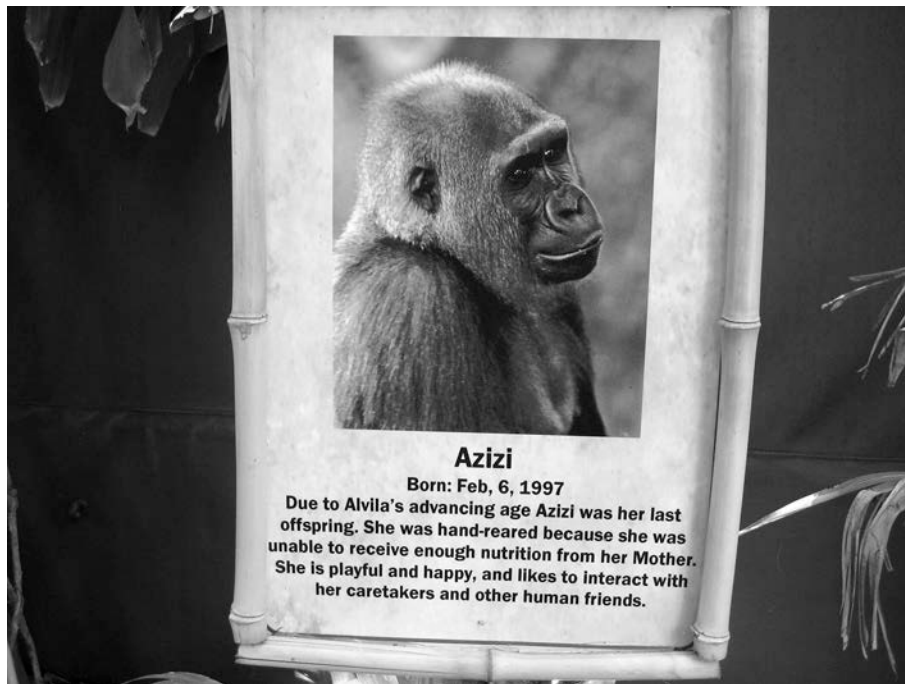


Figure 6 – Le panneau de présentation d'un des orangs outangs du zoo de San Diego

Cliché de l'auteur, 2 juillet 2008

Cette installation reflète des évolutions scientifiques – et par-delà de la société dans son ensemble – qui dotent certains animaux d'une capacité d'action et de compétences individuelles. On trouve ainsi des études anthropologiques et sociologiques proposant de nouvelles façon de penser les collectifs vivants (Descola, 2005 ; Latour, 1991 ; Haraway, 2008) et la mise en œuvre de méthodes classiquement réservée à l'ethnographie (Goodall, 1986), qui donnent de plus en plus d'espace et de latitude aux animaux pour exprimer leurs potentialités (Despret, 2002). Bien sûr, une hiérarchie forte entre les animaux se maintient, les insectes, les reptiles et la plupart des oiseaux restant appréhendés à la fois par le public et le personnel à travers le

prisme désindividualisant de l'espèce, quand de plus en plus de mammifères charismatiques sont traités comme des individus.

Notant leur capacité d'action, même très limitée par les contentions, et, pour certain, leur individualisation, on peut revenir sur les critiques formulées par R. Acampora, J. Berger ou R. Malamud. Toutes insistent sur le fait que l'animal au zoo ne serait pas un vrai animal, parce qu'il serait dénaturé par le dispositif lui-même. Dominé, marchandisé, mis en scène dans des termes qu'il ne maîtrise pas, il ne pourrait rien nous dire, si ce n'est le pouvoir destructeur de notre propre regard.

Lorsque le primatologue Frans de Waal (1982) étudie les chimpanzés dans le contexte du zoo, il ne prétend pas faire émerger du lieu le sens de leur comportement générique, qui serait naturel et conforme à un programme génétique, mais à les regarder vivre. Il les voit alors comme une série d'individus, nouant des relations entre eux, mais aussi avec les humains qui les entourent, soigneurs et visiteurs en particulier.



Figure 7 – L'enclos des orang-outangs de la Ménagerie du Jardin des Plantes
Cliché de l'auteur, 2007

À la Ménagerie du Jardin des Plantes (figure 7), les grands mammifères et en particulier les grands singes reconnaissent parfaitement dans une foule compacte leurs soigneurs, qu'ils distinguent par des signes, des regards

prolongés ou un déplacement vers les vitres de l'enclos, mais aussi quelques personnes qui viennent les voir quasiment tous les jours, en leur apportant des fruits ou parfois des jouets, mais aussi en leur parlant ou en jouant avec eux. Les habitués, comme leurs soigneurs, font partie de leur monde quotidien, au même titre que leur compagnons d'enclos.

Comme le suggère J. Porcher (2002), les animaux de zoo ont de grandes proximités avec les animaux d'élevage. Dans cet espace d'intersection entre société animale et société humaine, ce n'est pas tant la question du sauvage ou du naturel qui est pertinente pour penser les pratiques communes que celles de leurs relations interindividuelles. La vie singulière des chimpanzés du zoo d'Arnhem est ainsi fort différente de celle des chimpanzés de la réserve de Gombe, en Tanzanie, mais il semble bien difficile de juger – sans tomber dans une dénonciation idéologique – l'une ou l'autre modalité de vie comme plus authentique ou plus naturelle. Pas plus que chez les humains, il n'y a ainsi de généalogie animale uniquement fondée sur la génétique, tant l'histoire et les liens avec d'autres vivants comptent pour définir ce qu'ils sont.

CONCLUSION

Ce ne sont pas les animaux qui sont objectifiés par le dispositif du zoo : cette assertion trop générale masque des situations extrêmement variées, entre certains animaux et, à un niveau plus fin, entre différents moments de leur vie. Les insectes sont certainement objectifiés car ils sont à peine pensés comme vivants. Personne – pas même le soigneur responsable de la section – ne sait quand ils naissent ni quand ils meurent comme individus. Les grands singes sont au contraire généralement présentés dans leur singularité. Il existe ainsi un gradient, mobile en fonction des contextes et des périodes, entre des animaux anonymes et d'autres qui accèdent, au moins par moment, à l'individualité.

En effet, même en ce qui concerne un animal d'une espèce charismatique, bien connu par le public et ses soigneurs, l'état d'individu voire de sujet qu'on lui attribue est fluctuant, en fonction des contextes.

Wattana, une orang-outang de la Ménagerie, est ainsi célébrée pour ses compétences de nouage, qu'elle a acquises de manière autonome par observation des humains et qu'elle a ensuite développées jusqu'à un niveau de sophistication avancé (Herzfeld & Lestel, 2005 ; Lestel & Herzfeld, 2005). Individualisée pour ses capacités de mathématicienne pré-conceptuelle, mais aussi par ses soigneurs et un groupe d'habitués, elle n'en a pas moins été saisie ultérieurement par le programme de conservation des espèces en voie de disparition, auquel participe la Ménagerie. La logique de gestion d'un patrimoine génétique à l'échelle d'une espèce a alors conduit à transférer définitivement Wattana aux Pays-Bas, afin d'être accouplée avec

d'autres mâles. D'animal singulier, elle redevient un animal-objet, une banque de gènes, sacrifiée dans ses relations avec les soigneurs et les animaux l'entourant.

Dans cette trajectoire, elle passe d'un régime de valeur à un autre (Appadurai, 1986), d'une façon qui n'est ni linéaire, ni définitive et qui peut ainsi fluctuer pour un même être en fonction des contextes. Individu ou même sujet dans un contexte, elle peut (re)devenir objet dans un autre environnement.

BIBLIOGRAPHIE

- ACAMPORA Ralph, 2005, « Zoos and eyes: contesting captivity and seeking successor practices », *Society & Animals*, vol. 13, n° 1, p. 69-88.
- ACAMPORA Ralph, 1998, « Extinction by exhibition: looking at and in the zoo », *Research in Human Ecology*, vol. 5, n° 1, p. 1-4.
- AGULHON Maurice, 1981, « Le sang des bêtes. Le problème de la protection des animaux en France au XIX^e siècle », *Romantisme*, n° 31, p. 81-109.
- ANDERSON Kay, 2003, « White natures: Sydney's Royal Agricultural Show in post-humanist perspective », *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. 28, n° 4, p. 422-41.
- ANDERSON Kay, 1995, « Culture and nature at the Adelaïde Zoo: at the frontier of 'human' geography », *Transaction of the Institute of British Geographers*, vol. 20, n° 3, p. 275-294.
- APPADURAI Arjun (dir.), 1986, *The social life of things: commodities in cultural perspective*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BARAD Karen, 2003, « Posthumanist performativity: toward an understanding of how matter comes to matter », *Signs*, vol. 28, n° 3, p. 801-831.
- BARATAY Éric, 2013, *Le point de vue animal. Une autre version de l'histoire*, Paris, Seuil.
- BARATAY Éric, HARDOUIN-FUGIER Elisabeth, 1998, *Zoos. Histoire des jardins zoologiques en Occident (XVI^e-XX^e siècles)*, Paris, La Découverte.
- BERGER John, 1980, *About looking*, New York, Pantheon Books.
- BERQUE Augustin, 2000, *Ecoumène : introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin.
- BRAIDOTTI Rosi, 2013, *The posthuman*, Cambridge, Polity.

BRIDGES William, 1974, *Gathering of animals: an unconventional history of the New York Zoological Society*, New York, Harper & Row.

BULLER Henry, 2013, « Animal Geographies I », *Progress in Human Geography*, vol. 38, n° 2, p. 308-318.

BULLER Henry, 2014, « Animal Geographies II: methods », *Progress in Human Geography*, mis en ligne le 31 mars 2014, <http://phg.sagepub.com>, doi: 10.1177/0309132514527401

BUTLER Judith, 2005 [1990], *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte.

CALLON Michel, LATOUR Bruno, 1986, « Eléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », *L'Année Sociologique*, vol. 36, p. 169-208.

COSGROVE Denis, « Contested global visions: one world, whole earth, and the Apollo space photographs », *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 84, n° 2, p. 270-294.

COURCHAMP Frank *et al.*, 2006, « Rarity value and species extinction: the anthropogenic Allee effect », *PLoS Biol*, vol. 4, n° 12, e415. doi:10.1371/journal.pbio.0040415

CRESSWELL Tim, 1996, *In place/out of place: geography, ideology, and transgression*, Minneapolis, University of Minnesota Press.

CYRULNIK Boris (dir.), 1998, *Si les lions pouvaient parler. Essais sur la condition animale*, Paris, Gallimard.

DANIELS Stephen, COSGROVE Denis, 1988, *The iconography of landscape: essays on the symbolic representation, design and use of past environments*, Cambridge, Cambridge University Press.

DARDEL Éric, 1990 [1952], *L'Homme et la terre*, Paris, CTHS.

DESCOLA Philippe, 2005, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.

DESPRET Vincianne, LARRERE Raphaël, 2014, *Les animaux : deux ou trois choses que nous savons d'eux*, Paris, Éditions Hermann.

DESPRET Vincianne, 2002, *Quand le loup habitera avec l'agneau*, Paris, Les empêcheurs de tourner en rond.

DE FONTENAY Élisabeth, 1998, *Le silence des bêtes. La philosophie face à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard.

DE WAAL Frans, 1982, *Chimpanzee politics. Power and sex among apes*, Londres, Jonathon Cape.

- DRAYTON Richard, 2000, *Nature's government. Science, imperial Britain, and the 'improvement' of the world*, New Haven, Yale University Press.
- ESCOBAR Maria Paula, 2014, « The power of (dis)placement: pigeons and urban regeneration in Trafalgar Square », *Cultural Geographies*, vol. 21, n° 3, p. 363-387.
- ESTEBANEZ Jean, 2010, « Le zoo comme dispositif spatial : mise en scène du monde et de la juste distance entre l'humain et l'animal », *L'Espace Géographique*, vol. 39, n° 2, p. 172-179.
- GOODALL Jane, 1986, *The chimpanzees of Gombe: patterns of behaviour*, Cambridge, Harvard University Press.
- HARAWAY Donna, 2008, *When species meet*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- HEDIGER Heini, 1970 [1965], *Man and animal in the zoo. Zoo biology*, Londres, Routledge & Kegan Paul.
- HERZFELD Chris, LESTEL Dominique, 2005, « Knot tying in great apes. Etho-ethnology of an unusual tool behavior », *Social Science Information*, vol. 44, n° 4, p. 621-653.
- LESTEL Dominique, HERZFELD Chris, 2005, « Topological ape: knot-tying and untying and the origins of mathematics », P. Grialou, G. Longo, M. Okada (dir.), *Images and reasoning*, Tokyo, Keio University Press.
- HINCHLIFFE Steve, 2002, « 'Inhabiting' – landscapes and natures », K. Anderson et al. (dir.), *Handbook of cultural geography*, Londres, Sage.
- HOUDART Sophie, THIERY Olivier (dir.), 2011, *Humains, non-humains. Comment repeupler les sciences sociales ?*, Paris, La Découverte.
- LARRERE Catherine, LARRERE Raphaël, 1997, *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement*, Paris, Aubier.
- LESTEL Dominique, 2009, *Les origines animales de la culture*, Paris, Flammarion.
- LATOUR Bruno, 1991, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte.
- LATOUR Bruno, 1984, « Irréductions », *Les microbes, guerre et paix. Suivi de Irréductions*, Paris, Métailié, p. 235-350.
- LAW John, 1992, « Notes on the theory of the actor-network: ordering, strategy, and heterogeneity », *Systems Practice*, vol. 5, n° 4, p. 379-393.
- LORIMER Jamie, 2007, « Nonhuman charisma: which species trigger our emotions and why? », *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 25, n° 5, p. 911-935.

- LOVELOCK James, 1993 [1979], *La Terre est un être vivant, l'hypothèse Gaïa*, Paris, Flammarion.
- MALAMUD Randy, 1998, *Reading zoos. Representations of animals and captivity*, New York, New York University Press.
- MASSON Peter, 1998, *Infelicities. Representations of the exotic*, Baltimore et Londres, The John Hopkins University Press.
- MICHALON Jérôme, 2014, *Panser avec les animaux. Sociologie du soin par le contact animalier*, Paris, Presse des Mines.
- PASTOUREAU Michel, 2007, *L'ours : histoire d'un roi déchu*, Paris, Seuil.
- PELOSSE Vincent, 1981, « Imaginaire social et protection de l'animal. Des amis des bêtes de l'an X au législateur de 1850 (1^e partie) », *L'Homme*, vol. 21, n° 4, p. 5-33.
- PELOSSE Vincent, 1982, « Imaginaire social et protection de l'animal. Des amis des bêtes de l'an X au législateur de 1850 (2^e partie) », *L'Homme*, vol. 22, n° 1, p. 33-51.
- PHILO Chris, WILBERT Chris, 2000, *Animal spaces, beastly places*, Londres et New York, Routledge.
- PORCHER Jocelyne, 2002, *Éleveurs et animaux, réinventer le lien*, Paris, PUF.
- QUENET Grégory, 2014, *Qu'est-ce que l'histoire environnementale ?*, Ceyzérieu, Champ Vallon.
- RECLUS Élisée, 1897, « La grande famille », *Le Magazine International*, p. 8-12 [consultable sur Gallica].
- REMY Catherine, 2003, « Une mise à mort industrielle 'humaine' ? L'abattoir ou l'impossible objectivation des animaux », *Politix*, vol. 16, n° 64, p. 51-73.
- ROTHFELS Nigel, 2002, *Savages and beasts: the birth of the modern zoo*, Baltimore, John Hopkins University Press.
- SINGER Peter, 1993 [1975], *La libération animale*, Paris, Grasset.
- STASZAK Jean-François, 2008, « Qu'est-ce que l'exotisme ? », *Le Globe*, n° 148, p. 3-30
- THRIFT Nigel, DEWSBURY John-David, 2000, « Dead geographies – and how to make them live », *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 18, n° 4, p. 411-432.
- TODOROV Tzvetan, 1989, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil.

WHATMORE Sarah, 2006, « Materialist returns: practicing human geography in and for a more-than-human world », *Cultural Geographies*, vol. 13, n° 4, p. 600-609.

WHATMORE Sarah, THORNE Lorraine, 1998, « Wild(er)ness: reconfiguring the geographies of wildlife », *Transaction of the Institute of British Geographers*, vol. 23, n° 4, p. 435-454.

WHITEN Anday, GOODAL Jane, MCGREW William Clement *et al.*, 1999, « Cultures in chimpanzees », *Nature*, n° 399, p. 682-685.

WOLCH Jennifer, EMEL Jody, WILBERT Chris, 2002, « Reanimating cultural geography », K. Anderson *et al.* (dir.), *Handbook of Cultural Geography*, Londres, Sage.

WOLCH Jennifer, EMEL Jody, 1998, *Animal geographies. Place, politics and identity in the nature/culture borderlands*, Londres, New York, Verso.